PQ
2367
.M3S8
1920

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leseptimelivre00mor

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Justification du tirage :

Cette édition est restreinte à :

Cinq exemplaires sur Japon à la forme, numérotés de 1 à 5

Cinq-cents exemplaires sur papier vergé d'Arches à la forme, numérotés de 6 à 505

25 exemplaires, dits de Chapelle, faits avec des feuilles cassées, hors commerce et lettrés de A à Z.

Numéro du présent exemplaire 118

Le Septième Livre des Stances

Poëmes inédits de feu

Jean Moréas

Imprimerie
FRANÇOIS BERNOUARD
71, Rue des Saints-Pères
A PARIS.

Universités
BIBLIOTHECA

PQ
2367
.M3S8
1920

Aux lecteurs

Jean Moréas avait préparé pour le joindre aux six livres précédents le septième livre des stances, qui les égale en beauté et en perfection. Il est mort avant d'avoir réalisé son dessein.

Puisqu'une occasion aussi rare que celle d'offrir au public lettré des vers inédits de ce grand poète nous était donnée, c'est dans une somptueuse parure que nous avons tenu à les présenter tout d'abord.

Ce recueil où l'art retrouvé de l'imprimerie française est mis avec tant de science, de mesure et de goût au service des Muses ne sera pas indigne de Jean Moréas dont le chant est si pur que l'on reconnait aussitôt dans ses stances la qualité suprême du génie.

R. de L. T.

JEAN MORÉAS

Bois original et inédit de ACHILLE OUVRÉ

ORDRE DES POÈMES

I DÉPOUILLE DE L'ALLÉE OU J'AI MARCHÉ SOUVENT...
II LA ROSE DU JARDIN QUE J'AVAIS MÉPRISÉE...
III LORSQUE SE LAMENTANT COMME AUPRÈS D'UNE TOMBE...
IV J'ALLAIS DANS LA CAMPAGNE AVEC LE VENT D'ORAGE...
V VOICI DONC UNE FOIS ENCORE...
VI TOUT L'ESPRIT D'APOLLON ET CETTE ARDEUR DIVINE...
VII J'AI REVU LE JARDIN AUTOUR DE LA MAISON...
VIII LE JOUR A SON DÉCLIN SEMAIT TOUT LE COUCHANT...
IX QUAND DE LA TRAGIQUE VIE...
X AUJOURD'HUI MA PENSÉE ERRE SUR LE CÉPHISE...
XI MON COEUR N'EST PLUS LE RAMEAU TENDRE...
XII PAR CE SOIR PLUVIEUX. ES-TU QUELQUE PRÉSAGE...

Le Septième Livre des Stances

I

Dépouille de l'allée où j'ai marché souvent,
Feuilles mortes, tendres feuillages,
Que suivait mon regard quand, portés sur le vent,
Vous mêliez de l'or aux nuages;

L'Automne et sa douceur vont s'alanguir là-bas,
Dans les sous-bois, le long des grèves.
Et l'ancien souvenir ramènera mes pas
Aux lieux où se plaisaient mes rêves.

O feuilles, que me fait, non plus que le carmin
Des fleurs, votre pâle sourire?
Mon âme et la douleur sur le sombre chemin
Passent et n'ont rien à se dire.

ij

La rose du jardin que j'avais méprisée
A cause de son simple et modeste contour,
Sans se baigner d'azur, sans humer la rosée,
Dans le vase, captive, a vécu plus d'un jour.

Puis lasse, abandonnée à ses pâleurs fatales,
Ayant fini d'éclore et de s'épanouir,
Elle laisse tomber lentement ses pétales,
Indifférente au soin de vivre ou de mourir.

Lorsque l'obscur destin passe, sachons nous taire.
Pourquoi ce souvenir que j'emporte aujourd'hui?
Mon cœur est trop chargé d'ombres et de mystère;
Le spectre d'une fleur est un fardeau pour lui.

iij

Lorsque se lamentant comme auprès d'une tombe
Dans le creux du vallon
Passait, tout vêtu d'or par la feuille qui tombe,
Le tragique Aquilon,

Qu'a-t-il dit au rameau qui balançait encore
Un beau fruit, une fleur,
Au soleil de novembre, à la tardive aurore,
A mon âme, à mon cœur?

IV

J'allais dans la campagne avec le vent d'orage,
Sous le pâle matin, sous les nuages bas;
Un corbeau ténébreux escortait mon voyage,
Et dans les flaques d'eau retentissaient mes pas.

La foudre à l'horizon faisait courir sa flamme
Et l'Aquilon doublait ses longs gémissements ;
Mais la tempête était trop faible pour mon âme,
Qui couvrait le tonnerre avec ses battements.

De la dépouille d'or du frêne et de l'érable
L'Automne composait son éclatant butin,
Et le corbeau toujours d'un vol inoxérable
M'accompagnait sans rien changer à mon destin.

V

Voici donc une fois encore
La fin précoce de l'été :
Quelle pâle et tremblante aurore
Se réveille sur la cité !

VI

Tout l'esprit d'Apollon et cette ardeur divine
Qui n'était que lumière et que frémissement,
Quand nous prenions la lyre au pied de la colline
Que le Tarn dans son cours baigne secrètement!..

Le bruit des chariots sur la route poudreuse,
Au crépuscule lent, sous les matins jaillis;
La vigne et la prairie et cette ombre joueuse
Qui tournait au soleil dans les jeunes taillis ! . . .

L'orageux Orion guidait nos belles courses,
Pan gonflait notre cœur, et nous avions bien su
Donner des noms jolis à ces petites sources,
Qui filtraient doucement au creux d'un roc moussu.

VI

Tout l'esprit d'Apollon et cette ardeur divine
Qui n'était que lumière et que frémissement,
Quand nous prenions la lyre au pied de la colline
Que le Tarn dans son cours baigne secrètement!..

Le bruit des chariots sur la route poudreuse,
Au crépuscule lent, sous les matins jaillis;
La vigne et la prairie et cette ombre joueuse
Qui tournait au soleil dans les jeunes taillis ! . . .

L'orageux Orion guidait nos belles courses,
Pan gonflait notre cœur, et nous avions bien su
Donner des noms jolis à ces petites sources,
Qui filtraient doucement au creux d'un roc moussu.

VIj

J'ai revu le jardin autour de la maison,
Il est plein de zéphyrs et plein d'oiseaux encore,
Et le même treillis, n'importe la saison,
Laisse passer Vénus, Sirius et l'Aurore.

Mais le gazon qui pousse et le chemin sablé,
Du lac et du bassin le familier rivage,
Et cette belle fleur plus jaune que le blé,
Ne reconnaissent plus mes pas ni mon visage.

...

VIIj

Le jour à son déclin semait tout le couchant
D'un flocon velouté de couleur amarante.
Seul sur le quai désert, immobile ou marchant,
Je laissais sur la mer aller mon âme errante.

O misère! ô destin! Je me pris à songer,
Et j'avais à la bouche une fade amertume...
Mais la vague en courant montait pour se briser
Dans le joyeux élan de ses éclats d'écume.

IX

Quand de la tragique vie
Se condense l'épaisseur,
L'âme se sent assouvie
De tendresse et de douceur.

Mais soudain la flamme brève
D'un mystérieux trésor
Illumine, et dans un rêve
La bouche sourit encor ;

Et d'espérance s'égaie
Notre ancienne douleur,
Comme se pare une haie
Apre d'une jeune fleur.

X

Aujourd'hui ma pensée erre sur le Céphise
Et je soupire après
Les pâles oliviers et la cîme indécise
Qu'élance le cyprès.

Mais que me font mes yeux, qu'ai-je à marquer la trace
De mes pas terriens?
O mon âme, ô torrent, c'est l'absence et l'espace
Qui forment vos liens.

XI

Mon cœur n'est plus le rameau tendre
Qui reverdit sous le ciel bleu;
Il n'est plus même cette cendre
Qui couve encore un sombre feu.

Mais ma blessure est si profonde,
Virgile, ô Dante, mes aïeux !
Que j'envelopperai le monde
Dans un amour plus orgueilleux.

XIJ

Par ce soir pluvieux, es-tu quelque présage,
Un secret avertissement,
O feuille, qui me viens effleurer le visage
Avec ce doux frémissement?

L'Automne t'a flétrie et voici que tu tombes,
Trop lourde d'une goutte d'eau;
Tu tombes sur mon front que courbent vers les tombes
Les jours amassés en fardeau.

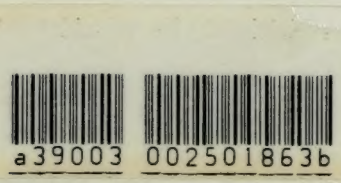
Ah! passe avec le vent, mélancolique feuille
Qui donnais ton ombre au jardin!
Le songe où maintenant mon âme se recueille
Ouvre les portes du destin.

Achevé
de composer
et d'imprimer
pour la première fois
le jour du
dixième anniversaire
de la mort de
JEAN MORÉAS
Mars 1920
sur les presses de
FRANÇOIS BERNOUARD
imprimeur-libraire
71, Rue des Saints-Pères, 71
(Fleurus : 18-13)
A PARIS.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE



CE PQ 2367
.M3S8 1920
COO MOREAS, JEAN LE SEPTIEME
ACC# 1225548